

L'ordinaire extraordinaire

Ma vie réelle de Magnus Isacsson, Québec, 2012, 90 min

Nicolas Gendron

Volume 30, numéro 4, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67490ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gendron, N. (2012). L'ordinaire extraordinaire / *Ma vie réelle* de Magnus Isacsson, Québec, 2012, 90 min. *Ciné-Bulles*, 30(4), 2–7.



Alex, Danny, Don Karnage et Michael prennent la pose lors du tournage de **Ma vie réelle** — Photo: Igor Bar

L'ordinaire extraordinaire

NICOLAS GENDRON

Voiture en feu. Forces policières déployées. Tout démarre dans un tumulte qui semble trop familier à Montréal-Nord, une confrontation entre policiers sur les dents et jeunes Noirs poussant des hauts cris. Mais le cinéaste Magnus Isacsson s'empresse de casser ce cliché en basculant dans un décor urbain d'hiver québécois tout ce qu'il y a de plus banal. Parce qu'on associe trop aisément Montréal-Nord aux gangs de rue et au profilage racial, l'envie lui prit d'un film à hauteur d'homme, « pour voir de plus près comment les jeunes y vivent », en s'attardant plus précisément au phénomène des décrocheurs.

On se tient toutefois loin des bancs d'école et l'on en parle peu. Isacsson préfère accompagner, pendant deux ans de leur vie, trois décrocheurs « adulescents » dans leur quête d'autonomie et d'accomplissement. Leur point d'ancrage est la maison Musique X, un espace de création musicale géré par Culture X, un OBNL visant la confiance et la connaissance de soi par les arts pour les jeunes du nord de la ville. On y croise le chanteur Don Karnage, également profes-

seur et animateur communautaire, mais surtout Danny, s'essayant à la batterie, tout comme Alex et Mikerson, rappers en devenir y aiguisant leurs *beats* et leurs *lyrics*. Portrait d'une jeunesse qui a soif de rythme et de parole au singulier.

Membre émérite de l'Association des réalisateurs et réalisatrices du Québec qui lui a décerné son prix Lumières en 2004, Magnus Isacsson vivait par et pour le « cinéma du réel », s'impliquant entre autres au fil des ans dans l'Observatoire du documentaire, aux Documentaristes du Canada et aux Rencontres internationales du documentaire de Montréal (RIDM). Originaire de Suède, formé en sciences politiques, il immigré au Canada au début des années 1970 et œuvre d'abord à la radio et à la télévision. Son expérience de formateur en production audiovisuelle en Afrique le mène, au tournant des années 1990, à entamer une carrière de cinéaste tantôt indépendant, tantôt affilié à l'Office national du film du Canada ou à d'autres producteurs. Deux de ses premiers films, **Toivo**, **enfant de l'espoir** et **Cendres**

et Moissons, ont d'ailleurs été tournés en sol africain; ils abordent respectivement la libération de la Namibie et la famine en Éthiopie. Il y retournera plus tard pour **Vivre ensemble**, dépeignant les migrations internes de ce continent. Récompensée aux Gêmeaux et dans plusieurs festivals, sa riche filmographie — sur laquelle on reviendra — compte une vingtaine de films dont l'axe central est la justice sociale et qui montrent ce qu'il appelait le « monde ordinaire extraordinaire » engagé dans les luttes et les débats vitaux de notre époque. Poussant jusqu'au bout l'idée que le cinéma est une forme de résistance, il aura réussi à terminer, malgré la maladie qui le rongait, le très beau **Ma vie réelle**. Disparu en août dernier, Isacsson laisse dans le deuil toute une communauté d'artistes et d'artisans du changement, dont certains pourraient bien continuer ses projets en chantier.

Ce documentaire tout en nuances devait s'intituler simplement « Musique X », mais l'apport créatif des jeunes rencontrés a pris le dessus. En effet, **Ma vie réelle** est le titre d'une chanson écrite par Mikerson, Swagga Kid de son nom d'artiste, et une large part de la bande-son s'appuie sur les efforts bruts et émouvants de ce dernier et d'Alex, alias Breezy, dans leur mise au monde musicale. L'ensemble gagne en potentiel cathartique, et pour le jeune dont la chanson voyage, et pour le spectateur qui s'attache davantage à celui qui ose la création, parce que la musique l'aide « à extérioriser [ses] démons ». Si Alex convient que « beaucoup d'épreuves [l'auraient] anéanti sans la musique », celle-ci, de bouée

qu'elle était, se transforme peu à peu à leurs yeux en puissant levier. Michael, le grand frère de Mikerson, en fait même un projet de vie : son frère doit réussir à chanter, parce que « si t'as pas d'ambition, tu vas nulle part ». Non sans se sentir privilégié d'avoir accès à autant de fébrilité et de fragilité créatives, on assiste à leur *coaching* en studio avec Don Karnage, ou à la livraison *a capella* d'un texte coup-de-poing sur la rancœur d'Alex envers sa mère. Comme la musique semble prendre moins de place dans sa vie, Danny paraîtra plus effacé, mais son amitié avec Alex, qui lui offrira une chanson originale pour ses 18 ans, et son milieu familial plus stable apportent une certaine sérénité au tableau.

Si Isacsson laisse souvent le crachoir à ses sujets, qui du reste ne sont pas toujours très bavards, la caméra de son complice Martin Duckworth (avec qui il a collaboré entre autres sur **Un syndicat avec ça?, Enfants de chœur!** et coréalisé **La Bataille de Rabaska**) est aussi attentive aux modèles qui les entourent. Parmi eux se démarque Don Karnage, qui se révèle un pédagogue doué, mais surtout un guide enthousiaste et passionné, jamais paternaliste, plutôt du genre à dire les choses comme elles sont sans perdre le sourire. Une figure positive pour ces jeunes qui, comme Alex et Danny, ont vécu l'intimidation jusqu'à décrocher de l'école. Ou qui, comme Alex, Mikerson et Michael, n'ont plus de nouvelles de leur mère depuis des lustres. **Ma vie réelle**, c'est aussi l'opposé des jeux vidéo et du web qu'ils affectionnent (Alex reprendra contact avec sa mère par l'entremise de Facebook!), c'est le quotidien *versus*

Magnus Isacsson entre son complice Martin Duckworth et Don Karnage pendant le tournage de **Ma vie réelle** — Photo: Igor Bar



l'imaginaire, mais surtout ce qu'ils sont, ce qu'ils voudraient être et la façon dont ils se projettent dans l'avenir. Un avenir qui s'écrit également au présent. Un peu comme dans le vieux dicton que la grand-mère d'Alex lui lègue au passage : « Le pain d'hier est rassis, le pain de demain n'est pas encore cuit, alors mange ton pain d'aujourd'hui. » Dicton qui paraîtra peut-être fataliste à certains, mais qui, par la voix de la sagesse, s'avère un appel à la paix intérieure et à l'optimisme.

Une des plus grandes qualités du cinéaste est la façon dont il s'efface, brouillant presque le son de ses rares questions audibles au profit des réponses de

ses interlocuteurs. Dans **Maxime, McDuff & McDo**, il poussait même l'humilité jusqu'à confier une narration à la première personne, en son nom, au communicateur Jacques Bertrand. Dans **Ma vie réelle**, à peine ouvre-t-il le film par une courte explication des motivations du projet que déjà il se tait, au profit de la voix des autres, préférant les suivre de près, dans leurs lieux de rencontre que sont la rue et le dépanneur. Il en va de même pour la forme proposée, qui repose sur l'apport musical évoqué plus haut et principalement sur un travail de montage remarquable, qui fait siennes les ellipses de la vie non sans accorder sa confiance à la puissance des silences.

Entretien avec Jeannine Gagné

Productrice de **Ma vie réelle**

La productrice Jeannine Gagné, d'Amazone Film (**Nestor et les oubliés**, **L'Atelier de mon père**, **L'Or des autres**), est reconnue pour son attachement au documentaire d'auteur (voir l'entretien publié dans *Ciné-Bulles*, volume 28 numéro 3). Elle aura soutenu les deux derniers films de Magnus Isacsson, **L'Art en action** et **Ma vie réelle**. Aujourd'hui, elle salue sa générosité, son engagement, son altruisme et surtout sa grande écoute. « Il avait une telle foi en la vie, se souvient-elle. S'il faisait du cinéma, c'était certainement pour participer aux changements sociaux, les encourager et les défendre; c'était l'engagement d'une vie. On aimait le fréquenter, il était toujours très souriant, très calme. » Elle souligne également qu'il n'hésitait pas à s'entourer de gens de la relève, acceptant des stagiaires, et qu'il aimait transmettre sa passion aux jeunes documentaristes.

Quand Isacsson l'avait approchée pour produire **L'Art en action**, après déjà deux ans de tournage, Gagné avait été impressionnée par l'investissement du cinéaste dans son projet, lui qui est reconnu pour suivre ses sujets sur de longues périodes. « Comme productrice, je défends cette méthode auprès des diffuseurs, ajoute-t-elle. Je crois beaucoup au temps. En le condensant, on finit par raconter une histoire. Magnus a longtemps suivi des processus politiques en espérant qu'ils aboutissent, alors cela prenait le temps qu'il fallait. C'était vital pour lui, et souvent, son engagement faisait avancer la cause, ou du moins la soutenait. Il était effectivement un soutien pour les jeunes de **Ma vie réelle**, avec lesquels il a créé des liens très solides. »

Mais n'y a-t-il pas là un danger à trop s'attacher à ses sujets? « Les gens doivent te donner toute leur confiance, croit la productrice. Ils font preuve d'une grande générosité pour s'ouvrir ainsi. En fiction, les comédiens confient leur être et leur âme au réalisateur, mais sont payés pour le faire. En documentaire, la moindre des choses, c'est de créer un lien de respect ou d'amitié, pour bien transmettre une réalité. C'est nécessaire et Magnus l'avait bien compris. » Il semble qu'Isacsson s'est montré patient et déterminé avec ces jeunes garçons, cherchant à ce qu'ils gagnent en confiance, qu'ils se renforcent malgré les épreuves.



Jeannine Gagné
Photo: Éric Perron

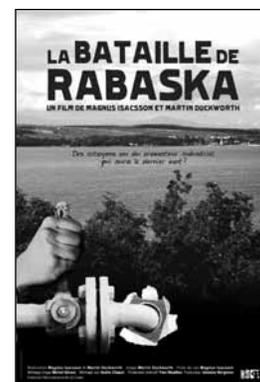
Aux yeux de la fondatrice d'Amazone Film, Isacsson était aussi doué pour le travail d'équipe, s'entourant de gens de cœur qui ne comptaient pas leurs heures. « Aussitôt qu'il avait un questionnement, il le partageait avec un membre de son équipe, de façon à enrichir le travail collectivement. » En plus des jeunes du film et du musicien pédagogue Don Karnage—qui a même donné un coup de main en salle de montage pour mieux comprendre « la langue particulière des jeunes de Montréal-Nord, mélange anglais-créole-québécois »—, c'est justement cette équipe de collaborateurs proches d'Isacsson, la monteuse Annie Jean, le directeur photo Martin Duckworth et l'assistant réalisateur Franck Le Coroller, qui devraient accompagner **Ma vie réelle** à sa sortie. Sa productrice tient toutefois à rappeler que, s'ils ont le cœur chagrin de la perte de Magnus et qu'ils veulent lui rendre hommage, ils souhaitent aussi « que le film ait une vie et parle de lui-même, car c'est ce que Magnus aurait aimé ». (Nicolas Gendron) ■

Exception qui confirme la règle, **Waiting for Martin** est assurément le documentaire où Isacsson s’amusait le plus avec la forme, n’hésitant pas à donner au politicien Paul Martin un habit de King Kong dans des animations de carton réalisées avec l’aide de la cinéaste d’animation Sophia Southam. Il faut dire que la cavale ludique mais sérieuse que menait l’activiste David Bernans contre les errances économiques du régime Martin laissait place à un brin de folie. Candidat pour le NPD en 2000, Bernans jouait à l’*Infoman* et osait un *sit-in* devant le bureau de circonscription de Martin, pour exiger un débat en bonne et due forme qui ne vint jamais. Isacsson signait là son film le plus près de l’univers de Michael Moore, qu’il appréciait pour sa manière de mettre le documentaire au goût du jour et qu’il rejoignait par son activisme cinématographique.

Au début de sa carrière, dans **Uranium**, Isacsson exposait les conséquences désastreuses de l’extraction du minerai d’uraninite sur les communautés indiennes du Canada, alors le plus important producteur et exportateur d’uranium. Il y avait certes là un dossier chaud, mais traité avec de gros sabots, rappelant non sans honte comment l’uranium canadien et celui du Congo avaient servi à fabriquer les bombes qui anéantirent Hiroshima et Nagasaki. Par la suite, le cinéaste est parvenu à mieux doser son discours, basculant vers un cinéma plus engagé que militant, dans lequel les causes sociales prenaient le visage de personnages inspirants, présentés sans jugement, mais sans idéalisation non plus. Pour Isacsson, l’être humain se révèle par sa complexité. Son opinion était très claire à ce sujet : « La vérité, et même une bonne cause, est mal servie par des visions sans nuances »¹, disait-il dans un numéro de la revue *Possibles* consacré au documentaire engagé. Plus loin dans le texte, il précisait sa pensée : « Je crois que nous sommes plus en accord avec la réalité lorsque nous filmons les personnes avec leurs imperfections, leurs contradictions, leurs problèmes, et parfois leurs faiblesses et leurs défauts, et qu’il s’agit finalement d’une leçon bien plus utile pour les mouvements sociaux et politiques quand elle est abordée de cette façon »².

Ainsi, dans **Ma vie réelle**, Michael ne cherche pas à cacher les week-ends qu’il doit passer à la prison de Bordeaux, tout comme Danny sur la façon dont l’argent lui brûle les doigts. Pas plus que la mère d’Alex ne modifie sa manière d’être devant la caméra lors de retrouvailles inespérées. Il en va bien sûr de la discrétion toute respectueuse d’Isacsson et de la relation de confiance qu’il développe avec ceux qu’il filme, mais aussi de l’équilibre qu’appelle un portrait juste, sans complaisance. Dans **Vue du Sommet**, formidable plongée au cœur et en marge du Sommet des Amériques tenu à Québec au printemps 2001, dirigeant le travail d’un collectif de réalisateurs parmi lesquels Luc Côté, Philippe Falardeau et Patricio Henriquez, Isacsson est manifestement inquiet des dangers du libre-échange et de la mondialisation économique. Mais il ne s’empêche pas pour autant de montrer la mésentente entre deux groupes militants, la CLAC et Opération SalAMI. Dans **Un syndicat avec ça?**, il en vient à la conclusion que « pour s’attaquer à un géant comme McDonald’s, le mouvement syndical a aussi besoin de se renouveler. » Dans **L’Art en action**, qui épouse le parcours fascinant d’inventivité d’Annie Roy et de Pierre Allard, le couple fondateur de l’Action Terroriste Socialement Acceptable (ATSA), il ne masque pas leur « énergie *destroy* » et laisse place au point de vue dissident du journaliste Jean-François Nadeau, qui remet en question le fondement d’un repas gastronomique destiné aux sans-abris. Dans **Enfants de chœur!**, où il s’efface une fois de plus admirablement, il dépeint les grandes joies comme les déchirements de la chorale de l’Accueil Bonneau.

Cela dit, tous ses films reposent sur des convictions profondes qu’il serait inutile de nier. L’homme choisit ses projets comme il pense le monde; le documentaire est sa façon de vivre en société, de **Vivre ensemble**, comme le suggère le titre d’un de ses films. Sa réflexion ininterrompue sur l’économie au détriment de l’humain est d’ailleurs, à ce chapitre, exceptionnelle. En témoignent **Le Nouvel Habit de l’empereur**, sorte de **Temps des bouffons** moins hargneux que le brûlot de Pierre Falardeau; **Opération SalAMI, les profits ou la vie?**, sur la désobéissance civile; et le puissant **Vue du Sommet**. De la même façon, il interroge le pouvoir et les limites du syndicalisme dans **Le Grand Tumulte**, **Un syndicat avec ça?** et **Maxime, McDuff & McDo**, ces deux derniers films suivant les tentatives de syndicalisation de jeunes « employés du mois » de



1. ISACSSON, Magnus. « Le Facteur temps ou Le Temps joue pour nous », *Possibles*, Vol. 31 n° 3 et 4, été-automne 2007, p. 80.
 2. ISACSSON, Magnus. « D’un cinéaste à l’autre », *Possibles*, Vol. 31 n° 3 et 4, été-automne 2007, p. 89.

restaurants McDonald's. Deux de ses réalisations les plus connues présentent des citoyens à la défense de l'environnement, d'une part, des Cris de la Baie-James s'opposant au projet hydroélectrique Grande-Baleine (**Tension**) et, d'autre part, la Coalition Rabat-Joie contre la construction du port méthanier

Rabaska à Beaumont (**La Bataille de Rabaska**).

Sans jouer au justicier, le documentariste aimait donner la parole aux gens floués par un système plus grand qu'eux qui les écrase, par exemple les victimes collatérales du crime organisé (**Pendant que court l'assassin**). De son propre aveu, il n'y avait « rien de plus fascinant que de suivre une histoire conflictuelle sur plusieurs années. Dans [son] cas, ce sont souvent des histoires à la David contre Goliath »³. Dans le dossier McDonald's, qui s'est échelonné sur deux films et plus de cinq ans, la métaphore biblique

était évidente, le Maxime de **Maxime, McDuff & McDo** en usant lui-même pour illustrer son combat et celui de ses collègues contre le géant de la restauration rapide. Dans le premier volet de ce dossier, **Un syndicat avec ça?**, un des jeunes s'accrochait à cet espoir : « N'importe quel géant, si tu le frappes à la bonne place, il va plier. » Isacsson voulait y croire lui aussi, ajoutant ceci au final du film dans la belle narration de Luc Durand : « Doit-on écrire le mot FIN? Ou il y aura une suite à cette histoire... »

Cela nous amène à la marque de commerce d'Isacsson : son engagement à long terme envers ses sujets et les luttes qu'ils mènent. Cette forme de « documentaire longitudinal » ou « documentaire d'accompagnement » implique des dizaines et des dizaines d'heures de tournage et, par conséquent, une étape de montage des plus cruciales. Mais par-dessus tout, le temps porte en lui sa courbe dramatique naturelle. Les combats sociaux s'inscrivent par ailleurs dans la durée, n'en déplaise aux anticarrés rouges — Ah! le Printemps érable : un autre sujet

qu'Isacsson aurait si bien servi... Le temps et la vie qui en découlent sont donc des collaborateurs précieux au scénario. Impossible, par exemple, de scénariser, dans **Enfants de cœur!**, l'explosion qui a rasé l'Accueil Bonneau en 1998. Personne n'oserait même penser à un tel retournement de situation pour un documentaire. Après deux ans et demi de tournage pour **La Bataille de Rabaska**, Isacsson et Duckworth n'entrevoyaient toujours pas la fin de leur film, ce qui les stimulait plutôt que de les décourager. Isacsson aimait cet état d'alerte, comparant même sa pratique à celle du médecin de campagne d'autrefois, toujours à l'affût, prêt à intervenir quoi qu'il arrive. Pour le spectateur, cela signifie aussi croiser plus d'une fois certains visages, dont le syndicaliste Henri Van Meerbeeck dans l'aventure McDonald's ou l'activiste Jaggi Singh dans **Vue du Sommet** et **Waiting for Martin**. Pour le réalisateur, cela implique une passion de tous les instants et plusieurs amitiés sorties du champ gauche.

Par **Ma vie réelle**, ce documentariste respecté aura pour une rare fois illustré non pas un combat social, mais une lutte intérieure. Celle d'Alex, pour qui « un monde sans préjugés, c'est un monde parfait ». Celle de Danny, pour qui on devient adulte à notre mort. Celle de Mikerson, pour qui l'appel des gangs de rue ne mérite qu'une chanson. Celle de Michael, pour qui l'avenir passe par l'obtention d'un diplôme d'éducation professionnelle et la naissance d'un bébé. Comme toute la filmographie d'Isacsson, son dernier ouvrage se conclut sans livrer de réponses, mais vise plus haut encore : il rappelle avec une beauté brute et indicible qu'il n'y a pas de plus grande question que la vie. À n'en point douter, on se souviendra de Magnus Isacsson comme d'un digne éveilleur de conscience, un fier allumeur de réverbères dans la nuit noire de nos dérives, un homme phare comme il s'en fait trop peu. ■

Ma vie réelle sera présenté en primeur aux RIDM (du 7 au 18 novembre 2012) et prendra l'affiche dans les jours suivants.

Québec / 2012 / 90 min

RÉAL. ET SCÉN. Magnus Isacsson IMAGE Martin Duckworth MUS. Alex «Breezy» Bryson, Mikerson «Swagga Kid» Stiverne, Don Karnage et autres MONT. Annie Jean PROD. Jeannine Gagné DIST. Les Films du 3 mars

3. ISACSSON, Magnus. *Op. cit.*, p. 72.



Photo: Igor Bar